



Entretien avec Daniele De Michele & Julien Cassier

Propos recueillis par **Peter Avondo** pour le **théâtre Garonne**
le 30 octobre 2025

Quels sont vos parcours respectifs ?

Daniele De Michele - Le mien est un peu particulier, parce que je suis économiste de formation. C'est à partir de là que j'ai travaillé sur la cuisine. Je l'ai étudiée de manière théorique puis j'ai commencé à utiliser l'écriture et la vidéo. Ces deux aspects se sont toujours mêlés. J'explore plusieurs approches pour parler de cuisine. J'ai écrit des livres, fait des films et il y a maintenant ce projet de spectacle qui est l'expression de ces vingt ans de recherche. Il se base sur une recherche anthropologique de la cuisine populaire.

Julien Cassier - Je viens des arts du cirque, j'ai fait de l'acrobatie, de la voltige. Je suis passé par différentes écoles : Le Lido de Toulouse, le Centre National des Arts du Cirque, et plusieurs compagnies transdisciplinaires. J'ai grandi à la campagne et cela m'a beaucoup marqué. Je vois que mes amis d'enfance ne viennent jamais à Toulouse, ou très rarement. Cette rupture me questionne. Elle m'a amené à développer tout un travail de théâtre documentaire au sein du GdRA, avec Christophe Rulhes, qui est anthropologue.

On comprend ce qui vous relie, comment la rencontre s'est-elle faite ?

D. D. M. – J'avais vu un spectacle du GdRA, Singularités ordinaires, à l'époque où je faisais un doctorat à l'Institut national de recherche agronomique à Toulouse. C'est là que je me suis passionné pour les investigations sur le terrain. Dans ce spectacle qui m'a profondément marqué, j'ai trouvé des réponses à mes questionnements autour du croisement entre théâtre et recherche anthropologique. J'ai d'abord travaillé sur un projet de film. Et ce n'est qu'ensuite que j'ai eu envie de me servir de ces images sur le plateau pour raconter mon histoire. J'ai alors naturellement proposé à Julien de m'accompagner dans ce travail.

Julien, vous connaissiez le travail de Daniele ?

J. C. – Non, pas directement. Mais on était relié, puisque Daniele a vécu à Toulouse pendant un certain temps et que toute une partie de son travail a germé dans des lieux familiers comme L'Usine ou le théâtre Garonne.

Entrons un peu dans le vif du sujet. Comment pouvez-vous raconter ce spectacle, *Cònsolo* ?

D. D. M. – Ce spectacle naît d'un périple de dix ans, où j'ai récolté des centaines de recettes de la cuisine italienne. J'ai rencontré beaucoup de mamies. Ça a été une sorte d'immersion qui m'a apporté beaucoup de réflexions autour de la cuisine populaire et du rapport entre la ville et la campagne. *Cònsolo* cherche à raconter cette pérégrination.

J. C. – Dans le travail de Daniele, la question de la cuisine populaire et quotidienne basée sur le partage et la transmission est très présente. Or, cette transmission de la cuisine italienne tend à disparaître aujourd’hui, particulièrement en ville. C’est ce que Daniele a pu constater, par exemple à Rome, où l’on ne se réunit plus autour de la préparation d’un repas.

Il y a donc une faille dans le rapport à la cuisine entre la ville et la campagne ?

D. D. M. – C’est ce que j’appelle la modernité. Que ce soit la production industrielle, la consommation, ou la société du spectacle autour de la cuisine, on constate que certaines choses, qui étaient naturelles, se sont perdues. Mais je pose la question : peut-on se permettre de perdre ce patrimoine collectif et accessible à tout le monde au nom de la modernité ?

J. C. – Daniele cherche à questionner notre rapport au commun à travers la cuisine, ses pratiques et la provenance des aliments. Dans la culture villageoise, il y a un périmètre assez restreint dans lequel on pioche les aliments qui sont très limités. Ce qui pousse à être inventif pour faire de bons plats avec pas grand-chose. Il y a ce savoir, cette ruse pour faire des grands plats avec peu, et cette idée du collectif qui est très importante. En ville, au contraire, il y a une forme de fausse abondance, peu de gens souffrent de la faim, mais cette idée de se rassembler et de souder une communauté autour de la nourriture s’est peut-être un peu perdue.

Comment ce matériau patrimonial devient-il un matériau documentaire pour la scène ?

D. D. M. – Les interviews avec les mamies témoignent du dialogue presque permanent que j’ai eu avec elles pendant dix ans. À partir de ces interviews, je raconte ma propre trajectoire et le lien à mes origines.

J. C. – Daniele a filmé tellement de monde qu’il a fallu faire des choix. C’est savoureux de sentir à travers ces images la générosité de ces personnes, leur volonté de transmission et de partage. La cuisine est un prétexte à récit. Mais alors que Daniele aimerait en connaître un peu plus sur les recettes, les mamies ne répondent pas car les recettes sont ancrées dans leur corps. Par contre, elles livrent beaucoup d’autres choses sur leur vie.

À quoi cela va ressembler, au plateau ?

D. D. M. – C’est une cuisine, on travaille avec Matthieu Bony pour la scénographie. Et c’est moi dans ma cuisine. Il y a cet écran qui est en fait une nappe, et une table pour faire les préparations. L’idée, c’est d’entrer dans ma cuisine, où je prépare des pâtes à la main.

Puisqu'en effet, vous cuisinez pendant le spectacle...

D. D. M. – Oui, la dramaturgie de la pièce se construit autour d'une recette qui vient structurer le récit. Le plat que je cuisine pendant le spectacle est la "Pasta al sugo", des tagliatelles faites à la main, avec une sauce tomate faite maison. Ce plat fondamental, qu'on mange surtout quand on est gamin, permet de développer une réflexion autour de la modernité.

Il y a aussi l'importance de la musique...

D. D. M. – La cuisine et la musique sont pour moi des lieux de plaisir et de refuge. Comme la cuisine de Nonna qui m'a nourri, le punk et la new wave m'ont accompagné dans mon adolescence.

J. C. – Il y a cette idée que la radicalité du punk se retrouve chez toutes ces mamies qui ne transigent pas avec la qualité des produits. Il est impensable pour elles de faire des pâtes avec de la sauce tomate industrielle.

On a parlé de la transposition du document au plateau. De cela découle aussi une écriture. Que contient ce récit ? Qu'est-ce qu'il aborde ?

D. D. M. – Ce que je raconte, c'est vraiment mon vécu. C'est presque une autobiographie, dans laquelle se croisent sans arrêt des réflexions autour du rapport entre la mémoire, l'identité, la transmission et la puissance dévastatrice de la modernité et du capitalisme.

J. C. – À force d'être au contact de ces petits paysans confrontés à des difficultés engendrées par les normes de l'agro-industrie, Daniele a fini par ressentir une forme d'amertume et a traversé une période de crise. Il a voulu faire le lien entre ces deux mondes, mais il a eu du mal à tenir cet équilibre et ça l'a abattu. Cette polarisation ville-campagne qui se crée dans la société, Daniele l'a vécu dans son corps.

D. D. M. – En anthropologie, il n'y a pas de polarisation possible. Tu es dans un terrain neutre. C'était un point de vue où je pouvais observer à quel point cette cassure devient dangereuse. C'était devenu mon travail, donc je continuais à le faire, mais avec la sensation que c'était inutile. Cette frustration fait partie de ma recherche actuelle.

Dans ce travail, où se situe votre rôle, Julien ?

J. C. – Mon rôle, c'est celui d'un regard extérieur. Organiser, réfléchir à l'espace, à la scénographie, articuler les différents médias. Il y a à la fois les archives familiales et tout le travail documentaire que Daniele a pu faire. Il y a aussi l'influence de Pellegrino Artusi qui est l'auteur d'un livre de cuisine très important en Italie, *La science en cuisine et l'art de bien manger*, une bible de recettes collectées fin 19^{ème} siècle. Mon rôle, c'est d'essayer de mettre de l'ordre, tenter de créer des liens.

Comment se déroule votre travail ensemble ?

D. D. M. – L'écriture se fait au fur et à mesure. C'est un travail collectif mais je dois creuser beaucoup en moi-même. Je me rends compte lentement de la profondeur nécessaire. Car sinon le risque est de tomber dans l'explication académique.

C'est aussi la complexité du travail documentaire, de ne pas tomber dans une conférence qui oublie le théâtre ?

J. C. – Exactement, ce mode de récit ne doit pas être une leçon ou un cours ; il s'agit d'articuler un récit d'autofiction et de questionnement sur le savoir ; et la perte de sa transmission. On pourrait dire perte de la tradition mais c'est un mot dangereux qui fige les choses. Au contraire, Daniele défend un endroit de mobilité et de souplesse – qu'on retrouve chez Artusi qui écrit à la fin d'une des recettes de son livre : « Libre à vous de vous y frotter ou d'envoyer à tous les diables la recette et celui qui l'a écrite ! »